

Naguère, il tombait pour la France au champ d'honneur de la pop tourmentée. Depuis toujours, contrairement à certains, il préfère les phrases à double sens aux déclarations fracassantes. Aujourd'hui, c'est en toute pudeur qu'il confie refuser de choisir entre les quilles et les glaçons. Entretien à l'est d'Eden – où il y a du nouveau.

Votre album s'appelle « Eden », c'est le Paradis ?

Dans l'absolu, c'est quelque chose que je commence à entrevoir au prix de beaucoup d'efforts. Cela n'a pas spécialement à voir avec la recherche du bonheur à tout prix ! Aujourd'hui, le confort c'est de pouvoir de dire oui, non ou merde, pouvoir décider ce qui est bien pour moi, avoir trouvé une sorte de justesse par rapport à moi et pouvoir regarder les autres.

Est-ce si dur de pouvoir dire oui ou non ?

C'est un cheminement, il faut du temps pour tout. Pour savoir qui on est, se reconnaître dans la glace. C'est peut-être plus pervers quand on est célèbre, parce que l'image est démultipliée, interprétée différemment par les gens. J'ai réussi à comprendre qui je suis, à savoir un regard juste sur moi et le monde extérieur. C'est déjà énorme.

C'est un discours analytique...

Quand j'ai terminé « Paris Ailleurs », j'étais épuisé : la promo, les concerts, le live, puis « Mon Manège à moi », cela faisait vraiment beaucoup. Depuis la fac, j'avais enchaîné album sur album avec beaucoup de plaisir et cette sensation toujours présente que tout pouvait s'arrêter du jour au lendemain. J'ai toujours vécu au jour le jour, sans jamais me retourner ni me projeter au futur. Par exemple, quand j'ai eu la possibilité de travailler avec Brigitte Fontaine, je ne pouvais pas me permettre de passer à côté. Malgré tout, il est arrivé un moment où il fallait arrêter, et ce travail, j'en pouvais pas le faire tout seul. J'ai commencé une thérapie. Cela m'a beaucoup aidé à faire le tri, à un moment où je m'étais un peu perdu de vue, où j'avais beaucoup de doutes.

Et vous avez décidé de donner la priorité à votre vie privée ?

Pendant longtemps, je me suis drogué au travail, parce que je n'avais personne dans ma vie et parce que ce métier rend solitaire ; on voit beaucoup de gens, mais on fait très peu de rencontres. Et puis, rencontrer quelqu'un qui te fasse vibrer et avec qui tu as la certitude de pouvoir partager des choses, c'est très rare.

Revenons-en à votre image, on a souvent l'impression que vous gardez des zones d'ombre, que vous ne vous montrez pas.

Je pensais le contraire, mais c'est vrai que j'ai toujours préféré être écouté que regardé. Cela dit, pour être écouté, il faut aussi être regardé. Se montrer fait partie de ce métier. Au début, j'étais très choqué par ce regard démultiplié : j'étais timide, je n'avais pas confiance en moi, heureusement, j'ai la chance d'avoir un public de complices plutôt que de fans. Souvent, dans les concerts, je suis bouleversé par cette complicité : cette osmose entre eux et moi est troublante.

Vous avez toujours réussi à échapper à l'image d'idole des minettes, même si vous aviez tout pour l'être.

Ce rôle ne m'a jamais fasciné. Cela me faisait plaisir de provoquer l'intérêt, de pouvoir exister, mais je n'ai jamais ouvert la porte à l'hystérie sexuelle. Je savais que je ne pouvais pas donner en pâture

une image de moi qui ne correspondait pas à la réalité. Je suis un artiste populaire, mais cela fait partie de mon caractère de rester en retrait, cela n'a absolument rien de fabriqué. J'ai marché grâce à ce que j'étais – tout ce que, moi, je considérais comme faiblesses, mes handicaps – et c'est très confortable.

Vous ne reniez pas vos vieux albums ?

Je suis beaucoup plus indulgent aujourd'hui. Plus un album est proche, plus on lui trouve des défauts. Mais la perfection, c'est chiant, ce qui m'intéresse, c'est de pouvoir évoluer. Ainsi, « Pop Satori » est bourré d'erreurs, mais c'est un album très important qui 'a fait exploser auprès du grand public dans les années 80. Et ces erreurs ont produit un « son » qui était différent de qui se faisait à l'époque.

Est-ce que le bonheur aide la création ?

Je croyais que c'étaient les moments noirs et la frustration, mais dans « Eden » je parle du bonheur d'aimer et d'être aimé, de cette exaltation d'être en vie et de réaliser qu'à partir de là, tout est possible. Souvent, on a tendance à oublier qu'on est un ensemble de cellules qui vibrent et qu'il faut en profiter au maximum. C'est pourquoi j'ai voulu célébrer la vie et l'amour, en général.

Ce n'est pas difficile d'être heureux ?

Après le doute, j'ai ressenti que j'étais sur le point de faire quelque chose de bien, sans savoir comment m'y prendre. J'étais désorienté. Et puis, il y avait toutes ces rumeurs autour d'"Urgences ». Au départ, j'avais pensé enregistrer « Le Condamné à mort » de Genet – je vais finalement l'enregistrer avec Helen Martin – mais « Urgences » se devait être un disque populaire, il l'a d'ailleurs été puisque il a rapporté treize millions de francs...

Comment en est-on arrivé à cette rumeur sur le sida ?

Certaines personnes ont pu penser que j'étais directement concerné à cause de mon investissement sur ce disque. Et à l'époque on ne me voyait plus : je m'expose peu dans les médias, mais de plus je travaillais à Londres sur « Eden ». Je n'ai pas su évaluer l'ampleur de cette rumeur et je n'ai pas jugé nécessaire de démentir, car cela signifiait exclure les séropositifs et les malades. Cela m'a quand même appris des choses sur la réaction des gens. Si effectivement j'avais été malade, je trouve que le regard des gens est monstrueux. C'est une leçon, qui m'a appris à mieux comprendre ceux qui ont eu moins de chance et à être plus combatif.

Cela ne correspond pas à l'image que l'on se fait de vous...

C'est vrai que, dès le début de ma carrière, j'ai compris l'exigence de me protéger et surtout de protéger les personnes que j'aime et qui n'ont pas forcément choisi ce métier. Cette attitude m'a permis de rester debout, de ne pas être souillé. Cette discrétion m'a permis de sauvegarder un chez moi où je peux me ressourcer, pour mieux repartir, pouvoir aimer sans compter, écrire des chansons qui jaillissent du cœur.

Dans vos chansons, il y a parfois des mots qui suggèrent sans dire, un peu comme les textes de Morrissey et des Pet Shop Boys.

Dans une chanson, on peut lire ce que l'on veut. Je n'aime pas les chansons qui expliquent trop, c'est bien de pouvoir s'approprier une chanson. J'aime garder une certaine ouverture, je préfère ne pas trop « expliquer » mes chansons.

Quand vous chantez « je cherche mâle et femelle », tout est dit et c'est clair ?

Très honnêtement, aujourd'hui, j'ai la possibilité et la faculté d'aimer vraiment et de désirer aussi bien une femme qu'un homme. Maintenant, savoir si je suis plutôt ceci ou cela, je n'en sais rien. C'est comme si on m'amenait un plateau de fruits, je me sers. Tiens une pomme, tiens une banane

(rires). Ce que je sais, c'est que cela permet d'avoir une vie affective très riche.

Bien que je sois quelqu'un de très sexuel, j'insiste sur le fait que, pour moi, c'est le sentiment qui crée le désir et non l'inverse. J'ai eu une période très aventureuse, mais au fond, c'est déprimant. Je n'aime pas être esclave de cela. Ce qui compte, c'est l'amour et c'est de cela dont je parle dans mes chansons, même si cela déçoit les gens qui s'attendent à des déclarations fracassantes.

Est-ce que c'est quelque chose de récent ?

On évolue bien sûr, mais ce qui m'intéresse c'est d'aller vers « l'autre ». On tend souvent à vouloir s'appropriier l'autre et le faire correspondre à ses fantasmes, alors que l'échange, le contact sont primordiaux. La sexualité n'est pas un schéma figé. Chez la plupart des hétéros, comme chez les gays, c'est un peu réac, cela manque un peu d'oxygène. Quant à moi, je m'aperçois des bénéfices de cette liberté nouvelle. Je l'ai découverte relativement tard, mais dans des conditions sécurisantes affectivement, donc ce n'était pas un problème. De toute façon, pour moi, le sexe n'a jamais été un problème.

Quels sont vos projets ?

Une version anglaise d' « Au commencement » qui s'appelle « New World », la sortie de l'album en Angleterre en juin. Puis, la tournée. Le « Condamné à mort » me tient à coeur depuis longtemps. A quinze ans, je ne saisisais pas tout de ce texte mais il a toujours fait partie de ma culture ; je suis issu de la culture rock des années 70 qui est une culture gay. Le maquillage, les New York Dolls et le *glam rock*. La revendication de la bisexualité chez Bowie, Lou Reed et Jagger. Warhol, Burroughs, Kenneths Anger et les autres.

Tout le gratin de la culture gay ! Dans le choix de vos collaborations, vous avez souvent privilégié des icônes gay : Sylvie Vartan, Françoise Hardy, Brigitte Fontaine.

Je n'ai jamais réfléchi à la question. Un tas d'hétéros aiment ces chanteuses un peu nostalgiques qui font partie de leur enfance ! C'est une généralisation de dire que le public gay est un public de découvreurs, mais c'est vrai qu'il a toujours mis en valeur la culture underground. J'ai privilégié le travail avec des artistes que j'aime et avec qui, sans prétention aucune, je ne me sens pas en compétition.

Nous avons commencé par l'Eden, finissons par l'enfer.

L'enfer, c'est un voile noir qui tombe sur toi et tu n'as plus de réponse, plus de solution. C'est aussi une période utile où tu es obligé de te regarder en face, sans complaisance. L'enfer, c'est aussi et surtout pas d'amour. Je suis quelqu'un de très heureux, mais la vie n'est pas un bonheur continu. Je vis actuellement une très bonne période ; je suis content d'avoir fait ce disque, les projets sont excitants et j'ai quelqu'un qui m'aime. Alors, je le vis à fond, en étant conscient, seconde par seconde, que c'est un moment fort, je suis un artiste et un homme libre.

- Stéphane Trieulet -